



Elodie Poyet, responsable du conservatoire des variétés lyonnaises anciennes de légumes, fruits et roses du domaine de Lacroix-Laval, bichonne des roses dont certaines seront bientôt bicentennaires.

Lyon, la ville en roses

Il y a bientôt deux siècles, Lyon a développé un talent particulier pour la création de roses, jusqu'à en devenir l'épicentre mondial. Une histoire qui a pu faner faute d'avoir été remise au goût du jour, mais qui ne demande qu'à reflourir tant les racines sont profondes, et les rameaux toujours aussi fertiles.

DOSSIER RÉALISÉ PAR **RODOLPHE KOLLER**.

Revenir aux racines modernes de la rose, c'est se plonger dans l'histoire de Lyon, tant la reine des fleurs et la ville qui est devenue son jardin sont intimement liées. Et dans une cité qui aime tant collectionner les titres officiels de capitale – de la Gaule, de la Résistance, de la gastronomie –, en voilà un que la ville centre aurait tort de s'accaparer, tant elle doit une partie de sa renommée mondiale à ses faubourgs d'alors, puis à sa périphérie. Vous l'ignorez peut-être, mais les rosieristes lyonnais « ont fleuri la ville avec une telle intensité et une telle magnificence que Lyon fut universellement distinguée comme la « capitale des roses » », écrit Pierrick Eberhard, ancien rédacteur en chef du *Progrès*, dans son ouvrage encyclopédique *Lyon-Rose - 1796-2006 : entre Lyon et la rose, trois siècles d'un roman d'amour*.

« 60 % des roses mondiales étaient créées dans l'agglomération lyonnaise au XIX^e siècle, rappelle Stéphanie Novak, directrice adjointe du Centre de ressources de botanique appliquée (CRBA) installé à Charly. Mais il n'y avait pas que ça, des milliers de fruits, de légumes et d'autres fleurs ont été créés à Lyon. » La suite est issue du catalogue de l'exposition « Le jardin des imprimeurs » organisée au Musée de l'Imprimerie en 2015, lorsque la Ville de Lyon organisa un grand Festival de la rose en marge de l'accueil du 17^e congrès de la Fédération mondiale des sociétés de rose. « Entre 1850 et 1914, Lyon put prétendre à faire valoir son titre de capitale européenne de l'obtention florale. Le nombre de nouvelles variétés peut se chiffrer par milliers. Pour les roses uniquement, on compte près de 2 000 variétés nouvelles ; au moins 400 pour les dahlias ; 300 pour

les cannas et plusieurs centaines pour les chrysanthèmes, les fuchsias, les pélargoniums, etc. »

Commissaire de l'exposition et directeur du CRBA, Stéphane Crozat note également l'influence du sol, de la topographie et du climat lyonnais. Ancien président de la Société lyonnaise d'horticulture, Serge Cianfarani, cité par Pierrick Eberhard, estime lui aussi que la « géologie de la région lyonnaise, avec ses cailloutis glaciaires, est très favorable à la culture des roses. [...] Autre paramètre favorable : le climat. Sa continentalité va de pair avec ses excès – hivers rigoureux, étés chauds et secs – qui permettront d'obtenir des variétés originales et de produire des rosiers robustes ». Résultat, après la vigne du temps des Romains – avec laquelle la rose partage une certaine adaptabilité et des racines profondes –, la culture fruitière et légumière se développe dès le Moyen Âge autour de Lyon.

Pour la rose, il faudra attendre. En dehors de quelques espèces endémiques plutôt rustiques comme l'églantier (*Rosa Canina* de son nom savant) présentes dans la région lyonnaise dès la Renaissance, il faudra attendre les XVIII^e et XIX^e siècles pour découvrir des variétés telles que *Rosa Lugdunensis*, *Rosa Rhodani* et *Rosa incomparabilis*. Cette dernière a par exemple été découverte par le botaniste amateur lyonnais Pierre Chabert, demeuré dans l'anonymat jusqu'à la découverte en 2018 à l'herbier de l'Université Lyon 1 d'une importante collection de mousses récoltées entre 1846 et 1855. Mais si les roses d'alors présentent l'avantage d'être robustes, elles ne fleurissent qu'une fois par an aux beaux jours, ne sont pas très parfumées ni particulièrement étoffées. ●●●

●●● **Le coup de pouce de l'Impératrice Joséphine.** C'est de l'étranger que viendront des essences plus colorées, plus odorifères et surtout remontantes, c'est-à-dire capables de fleurir plusieurs fois dans l'année. Et de manière surprenante, le rôle de capitale – décidément – de l'imprimerie partagé avec Venise et Mayence sera déterminant. « *Fort nombreux – plusieurs centaines –, les imprimeurs vont jouer un rôle moteur, décrit Pierrick Eberhard dans son « Lyon-Rose». Non seulement ils publient les grands agronomes de l'Antiquité mais ils passent des commandes à des botanistes lyonnais ou à des savants qu'ils encouragent à venir publier chez eux.* Ce sera par exemple le cas de François Rabelais. « *Cette spécialisation botanistes va se confirmer aux XVII^e et XVIII^e siècles avec des savants issus de familles lyonnaises ou qui s'installent dans la ville pour y publier et y enseigner* », à l'image du trop méconnu Pierre Poivre. « *Botanistes réputés, ils sont aussi de grands voyageurs. De leurs expéditions, ils rapportent des végétaux que les grandes familles lyonnaises vont s'efforcer d'acclimater dans les propriétés des environs.* »

Un autre événement majeur viendra donner un coup d'accélérateur à l'horticulture lyonnaise. Créé en 1796 dans l'enceinte de l'ancien couvent de la Déserte, dans les pentes de la Croix-Rousse, le Jardin des plantes prend rapidement de l'importance et compte 4000 plantes, soit un tiers de celui de Paris, au moment où Joséphine de Beauharnais vient lui donner un coup de pouce décisif. Nous sommes en 1805 ; en route pour l'Italie, Napoléon séjourne une semaine à Lyon où il est reçu avec faste. Touchée et reconnaissante, l'Impératrice fait alors « *extraire de son jardin particulier (de la Malmaison, NDLR) divers arbustes et plusieurs plantes rares dont elle a fait don au Jardin botanique de Lyon* », découvre Pierrick Eberhard. « *À cette occasion, elle donne peut-être une partie de sa fameuse collection de roses* », complète Stéphane Crozat.

Venues de Chine, du Bengale, du Liban ou encore de la Réunion, ces nouvelles variétés changent la donne à la fin du XVIII^e siècle puisqu'elles ouvrent la porte à des hybridations (photo), procédé par lequel naîtront des milliers de roses, « *dans lesquelles les Lyonnais vont exceller*, reprend Pierrick Eberhard. *Ces nouveaux rosiers présentent tous de nouvelles formes de fleurs ou de feuillages, des couleurs inconnues jusqu'alors. Ils sont souvent très remontants et parfumés. Ils ont*



Pour obtenir une nouvelle variété rose, il faut déposer sur les pistils d'une rose mère le pollen d'un autre rosier dont on veut profiter des qualités (couleur, port et parfum).

© MELLANDIER

cependant tous un défaut majeur, celui de ne pas être adapté au climat des hivers européens. C'est donc par l'hybridation que les rosieristes lyonnais vont tenter de rassembler l'ensemble de ces qualités. »

Des roses parmi Lyon. Modestes rosieristes à leurs débuts, certaines familles donneront naissance à partir du XIX^e siècle à de véritables dynasties d'obtenus, l'appellation de ces créateurs de roses en série. « *Une dizaine de familles très connues sont toujours présentes, mais elles étaient plusieurs centaines à l'époque, principalement installées dans le 8^e arrondissement* », situe Nicolas Husson, adjoint au maire de Lyon à la Biodiversité et à la Nature en ville. Les rosiers fleurissent alors à Monplaisir, Mermoz, mais aussi à Gerland, Vaise ou encore à la Guillotière. On fit pousser des roses place des Terreaux, rue des Marronniers, Grande Rue de la Guillotière, quai Claude-Bernard, avenue Berthelot, mais aussi boulevard Jean Mermoz. Les serres et les roses poussent alors comme des champignons.

L'urbanisation et l'industrialisation galopantes pousseront progressivement les exploitations aux marges, d'abord à Parilly, Vénissieux, Crépieux, Saint-Fons, Sainte-Foy-lès-Lyon, Tassin-la-Demi-Lune, Genas ou encore Collonges-au-Mont-d'Or, puis au-delà, dans le

« Entre 1850 et 1914, Lyon put prétendre à faire valoir son titre de capitale européenne de l'obtention florale. »

Les noms de la rose

nord de la Loire ou de l'Isère. Les grandes familles de rosieristes sont désormais installées à Diémoz (Meilland), Saint-Quentin-Fallavier (Laperrière), Saint-Georges-d'Espéranche (Reuter), Chabanière (Ducher) et Feyzin (Orard), Né à la Guillotière, Guillot s'en ira par cercles concentriques à Saint-Priest puis à Chamagnieu avant d'être vendu en 2011 et de déménager dans le nord de la France. De nombreux autres établissements de renom ont malheureusement disparu, qu'il s'agisse de Liabaud (Lyon 4^e), Rivoire (Lyon 8^e) ou Gaujard (Feyzin), tant l'émulation et la concurrence furent intenses. « Certes, il existait ailleurs en France et à l'étranger d'autres rosieristes, mais nulle part on ne trouvait une effervescence comparable à la "marmite" de Lyon », estime Marie Thérèse Haudebourg, journaliste spécialiste de la botanique, dans son livre *Roses et jardins* paru en 1998.

C'est Émile Plantier qui serait à l'origine de la première rose lyonnaise, « Eugénie Desgaches », en 1835. Il était temps, semble dire Pierrick Eberhard dans son ouvrage *Lyon-Rose : « Alors que le modeste Benoît Sedy, pépiniériste "près les portes de Saint-Irénée" propose en 1810 un catalogue comprenant 90 variétés de roses, Vibert (Saint-Denis) annonce en 1815 une collection de 300 roses et Prevost (Rouen) 880 variétés en 1829. De plus, alors qu'aucune rose lyonnaise n'est encore vraiment née, ailleurs en France, les Vilmorin, Laffay, Hardy, Noisette et Verdier, se sont lancés dans l'hybridation de roses nouvelles. »*

De la botanique à la soie. Puis tout va s'enchaîner, dans un entrelacs tout lyonnais. La création d'un cours d'horticulture au Jardin des plantes en 1831 va non seulement permettre de former de plus en plus de jardiniers et paysagistes, mais aussi d'inspirer des sculpteurs et des peintres. Une école de peinture des fleurs renommée internationalement voit le jour à Lyon, dont une partie de la riche production est aujourd'hui exposée au musée des Beaux-Arts. Et de fil en aiguille, « les obtentions horticoles locales serviront de modèles aux peintres de la Fabrique pour orner les tissus produits sur les pentes de la Croix-Rousse », dénoue Pierrick Eberhard. Et puisque l'histoire fonctionne par cycle, les inspirés deviendront inspirants, poussant les obtenteurs lyonnais à créer des roses toujours différentes afin de renouveler les motifs de leurs soieries. Pour les rosieristes, c'est également le meilleur moyen de faire connaître leurs nouvelles créations.

Le lien entre soyeux et obtenteurs est en réalité plus étroit qu'on ne pourrait le penser de prime abord, comme le décrit Stéphane Crozat dans le catalogue de l'exposition *Le Jardin des imprimeurs* : « La soierie, qui donne à Lyon sa renommée internationale, est largement tributaire des sciences botaniques à toutes les étapes de son processus d'élaboration. Pour nourrir les vers à soie avec les feuilles de mûrier, puis pour teindre les précieux tissus par exemple, écrit-il. *Le Jardin* ●●●

Des milliers de roses ont été créées à Lyon et dans son agglomération, mais beaucoup portent des noms qui ne laissent pas transparaître leur origine. Les nouvelles obtentions ont pris des noms d'actrices, de personnalités, beaucoup comportent un nom de couleur ou font référence à l'aspect de la rose. Mais un nombre considérable de ces créations rendent hommage au lieu où elles sont nées. En voici quelques exemples :

Ardoisée de Lyon (Damaizin, 1858)	N.-D. de Fourvière (Ducher, 1861)
Belle Lyon (Levet, 1860)	Orgueil de Lyon (Besson, 1886)
Belle Lyonnaise (Lacharme, 1854)	Panachée de Lyon (Dubreuil, 1895)
Beauté Lyonnaise (Pernet-Ducher, 1895)	Perfection de Lyon (Ducher, 1868)
Beauté Lyonnaise (Guillot, 1851)	Perfection de Monplaisir (Godard, 1871)
Bijou de Lyon (Schwartz, 1882)	Perfection de Monplaisir (Levet, 1872)
Beauté de Lyon (Pernet-Ducher, 1892)	Perle de Lyon (Ducher, 1872)
Candeur lyonnaise (Croibier, 1915)	Pompon de Lyon (Dubreuil, 1912)
Coquette de Lyon (Lacharme, 1859)	Prémice des Charpennes (Cherpin, 1845)
Coquette de Lyon (Ducher, 1871)	Prestige de Lyon (Meilland, 1991)
Enfant de Lyon (Avoux et Crozy, 1859)	Reine de La Pape (Guillot, 1865)
Étincelle de Parilly (Toussaint-Mille, 1913)	Reine de la Guillotière (Plantier, 1835)
Étandard de Lyon (Gonos, 1885)	Le Rhône (Guillot, 1862)
Étoile de Lyon (Guillot, 1881)	Rose de Lyon (Gaujard, 1945)
Gloire des Brotteaux (Vouillemont, 1840)	Souvenir du baron de Rochetaillée (Liabaud, 1888)
Gloire des Charpennes (Lille, 1898)	Tête d'Or (Meilland, 2004)
Gloire de Lyon (Ducher, 1857)	Triplé de Lyon (Cordier, 1859)
Gloire lyonnaise (Guillot, 1885)	Triomphe de la Guillotière (Guillot, 1863)
Lyonnais (Lacharme, 1871)	Triomphe de la Duchère (Beluze, 1846)
Lyon-Rambler (Dubreuil, 1908)	Triomphe d'Oullins (Lagrange, 1849)
Lyon-Rose (Pernet-Ducher, 1907)	Vénissiane (Guillot-Massad, 1999)
Merveille de Lyon (Pernet, 1882)	Ville de Lyon (Ducher, 1866)
Monplaisir (Ducher, 1868)	Ville de Villeurbanne (Guillot 1972)



●●● *botanique de Lyon a fourni de nombreux motifs végétaux comme modèles. L'imprimerie elle-même a largement puisé dans les motifs végétaux par des créations d'origine très diverses : cartes postales, étiquettes, lettres et autres objets de décoration.* » Et voilà comment autant de disciplines, inextricablement liées, en viennent à s'émuler les unes les autres.

Avec le déménagement du Jardin botanique à la Tête d'Or, une école florale voit le jour en 1858, permettant d'exposer les créations de plus en plus nombreuses de roses, mais aussi d'œillettes, de dahlias et de tulipes. « *René Gérard, le directeur du Jardin botanique de Lyon en 1906, dira au sujet de l'école florale qu'«il n'est pas point d'année qu'il ne sorte de ses plates-bandes des plantes qui ne fassent pas sensation dans le monde horticole»* », rapporte Pierrick Eberhard. La fin du

XIX^e siècle va être particulièrement riche en découvertes fondamentales pour l'obtention de roses à l'échelle lyonnaise et mondiale. En 1867, Jean-Baptiste Guillot initie à Lyon la famille des roses hybrides de thé avec « La France », née de l'union d'hybrides remontants et de rosiers thé. Particulièrement appréciée, on retrouvera cette rose à la boutonnière et sur les tables de tous les grands de ce monde. Guillot récidive en 1873 en créant la première rose polyantha, plus basse, formant des sortes de bouquets, avec la variété Pâquerette. « *Roséristes de père en fils depuis cinq générations* », salue Pierrick Eberhard, les Guillot « *ont largement contribué à ce que Lyon puisse s'arroger, sans risque d'usurpation, le titre de « capitale des roses »*. Dans un domaine comme celui de la rose, un sujet par nature si éphémère, une telle dynastie est unique au monde. ».

À Vénissieux, un patrimoine ressuscité

Gérard Petit reste modeste, mais il a de quoi être fier. Fondateur en 1997 de la Société d'histoire et de défense du patrimoine de Vénissieux, Viniciacum, c'est à lui que l'on doit la redécouverte du riche passé horticole de la ville. « *Cette histoire de roséristes avait été oubliée. Le côté industriel avait dominé notre histoire récente* », rappelle-t-il. Cette histoire, il la découvre lors d'une visite à La Bonne maison, le jardin extraordinaire d'Odile Masquelier, perché sur les hauteurs de La Mulatière. « *On se croirait parachuté dans un paradis terrestre*, écrit Pierrick Eberhard à son sujet. *C'est le plus beau jardin de la région, l'un des plus beaux d'Europe, la plus importante collection de roses anciennes de France.* » Près des 800 variétés y sont rassemblées, dont certaines ramenées des quatre coins du monde. Créatrice en 1995 de l'association Roses anciennes en France, dont le siège se trouve à Écully, elle participera activement à l'organisation à l'ancien palais des congrès de Lyon du 8^e Congrès international des roses anciennes en 1999.

C'est précisément à cette époque que Gérard Petit visite La Bonne maison. Odile Masquelier lui apprend alors que Joseph Schwartz, Joseph Pernet-Ducher, et Jean-Baptiste Croibier, trois des plus illustres obtenteurs lyonnais, sont enterrés au cimetière de Vénissieux, où ils ont longtemps exercé, chassés de Lyon par l'urbanisation galopante. « *Au début du XX^e siècle, Vénissieux a compté jusqu'à 20 roséristes, dont une dizaine de renommée internationale* »,

raconte Gérard Petit, qui s'est donc lancé dans un véritable travail d'historien afin de ramener à la surface ce passé profondément enfoui. Le passionné se muera même en véritable lobbyiste afin de faire éditer un bloc feuillet de trois timbres, représentant « La France » de Jean-Baptiste Guillot, « Madame Alfred Carrière » de Joseph Schwartz et « Madame Caroline Testout » de Joseph Pernet-Ducher », édité à 4 millions d'exemplaires en 1999. Pour cela, il montera un dossier qui s'offrira le soutien de sociétés de rose d'Australie, d'Inde, du couturier Christian Lacroix,

du grand défenseur du patrimoine Régis Neyret, et de plusieurs têtes couronnées, jusqu'au président de la République Jacques Chirac.

Profitant de la chambre d'écho du Congrès international des roses anciennes, au cours duquel les espaces verts de la Ville de Vénissieux seront chargés de la décoration florale du Palais des congrès, Viniciacum organise une Fête des roses anciennes dans la ville. Point d'orgue des festivités, l'organisation d'un corso fleuri grandiose de dix chars, ornés de plus de 300 000 roses en papier confectionnées pendant près d'un an par les habitants, dans les rues de Vénissieux. Pour l'occasion, le journal local *Expressions* paraîtra sur un papier jaune – en l'hommage de la rose Soleil d'Or créée par Joseph Pernet-Ducher – parfumé à l'essence de rose. Hommage auquel les roséristes ne resteront pas insensible puisque la famille Guillot baptisera la même année une rose « La Vénissienne », tandis que Fabien Ducher créera une rose « Viniciacum » pour célébrer les 10 ans de l'association.

La Ville répondra présente par diverses actions : un square prendra le nom de Pernet-Ducher, un mur peint sera réalisé rue Paul Bert, tandis que les espaces verts de la commune ont créé trois massifs de rose autour des tombes des trois obtenteurs enterrés là, allant jusqu'à récupérer certaines de leurs créations en Allemagne. « *Vénissieux a toujours eu une mauvaise réputation, maintenant on peut être fier de notre histoire* », sourit Gérard Petit.



© DR

« **Industrie florissante** » et « **fleur populaire.** »

Joseph Pernet-Ducher jouira d'une renommée mondiale – qui lui vaudra le surnom de « *Magicien de Lyon* » – grâce à « *Soleil d'Or* », créé à Vénissieux en 1898. « *Mise au commerce à l'Exposition universelle de Paris-1900, c'est la première du groupe des Rosa pernetiana, sicut Stéphane Crozat. Dans les années 1880, les rosieristes du monde entier cherchent à obtenir une rose jaune, double, parfumée et remontante. Peu de rosiers comportent cette couleur, principalement des espèces sauvages et leurs mutations doubles. Durant 20 ans, Joseph Pernet-Ducher, qui a découvert Persian Yellow rapportée de Perse en 1833 et cultivée au parc de la Tête d'Or, décide de féconder plusieurs centaines de roses : des blanches, des rouges, des roses... Rien n'y fait, la rose tant attendue n'arrive pas. Au bout de vingt années, une nouvelle idée lui vient : c'est en réalité un véritable coup de génie ! Il inverse les fécondations. À partir du rosier Antoine Ducher, de couleurs rose, il féconde Persian Yellow dont il récoltera précieusement les graines. C'est la naissance de Soleil d'Or, et le début de la gloire. Les familles Pernet et Ducher ont obtenu de très nombreuses variétés de roses, comme Rêve d'Or, un rosier noisette créé en 1869.* » Joseph Pernet-Ducher sera fait citoyen d'honneur par la Ville de Portland qui plantera dans ses rues et jardins 500 000 pieds de son obtention « *Madame Caroline Testout* », nommé citoyen d'honneur de Tokyo ou encore lauréat de la Grande Médaille d'Or de l'État du Massachusetts.

Pour Fabien Nuti, médiateur scientifique à la direction des espaces verts de la Ville de Lyon, l'horticulture devient alors « *la deuxième industrie la plus florissante de Lyon* ». Il faut dire qu'entre 1870 et 1914, Lyon concentre 60 à 90 % de la production européenne, soit 300 000 rosiers par an, d'après le *Journal des roses*. « *La rose n'était pas forcément haut de gamme à l'époque, c'était une fleur populaire* », rappelle Pierre Athanaze, vice-président de la Métropole de Lyon à l'Environnement. Et voilà comment des paysans lyonnais d'origine modeste se retrouvent en quelques décennies à la tête de véritables empires. Les roses s'exportant, les catalogues sont désormais rédigés en anglais, ce qui n'allait pas de soi ! Le Feyzinois Pierre Orard sera l'un des premiers à se lancer dans la langue de Shakespeare, rejoint par Joseph Pernet-Ducher en 1930 ou encore Joseph-Marin Laperrière à la tête de la fameuse Roseraie des Monts d'Or, aujourd'hui recouverte par l'asphalte de l'autoroute A6. Francis Meilland innovera quant à lui en 1936 en lançant le premier catalogue couleur.

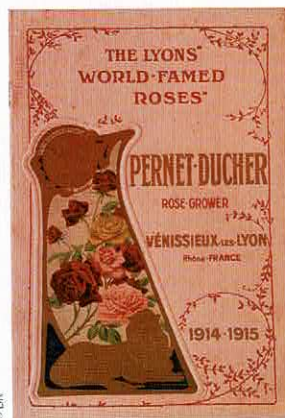
Fleur populaire, donc, les Lyonnais raffolent des expositions organisées dans leur ville. Le succès est au rendez-vous dès la première Exposition quinquennale et générale de la Société d'horticulture du Rhône organisée au Palais Saint-Pierre le 12 septembre 1851. Face à l'affluence de plusieurs milliers de personnes, l'opération est reconduite dès l'année suivante et reçoit l'honneur d'être inauguré par le



© SUJSE WARDJE

prince Louis Napoléon. « *Désormais, le pli est pris, plante Pierrick Eberhard. Ce genre d'expositions se renouvelle à un rythme soutenu. Elles vont contribuer à faire régner un climat de saine émulation entre rosieristes et elles seront l'un des moteurs de l'âge d'or de la rose lyonnaise.* » Le succès ne se dément pas, au point que les grandes places de la ville sont investies : place Morand, place Bellecour, cours de Verdun...

Lyon sur le toit du monde. Viendront ensuite les Expositions universelles, où l'horticulture « *occupe une place centrale* ». Inauguré cinq ans auparavant, le parc de la Tête d'Or servira d'écrin à ●●●



© DR

Dès 1914, Joseph Permet-Ducher imprimait son catalogue en anglais pour toucher un public international.

●●● l'édition 1872. L'édition 1894 résonnera avec le 50^e anniversaire de la Société d'horticulture pratique du Rhône, qui sortira le grand jeu : 12 000 pieds de rosiers et 3 000 variétés différentes seront présentés, soit les deux tiers des variétés existant à l'époque ! Nouvelle exposition universelle en 1914, et ce sont cette fois près de 50 hectares qui sont investis et fleuris « de chaque côté du Rhône, au niveau du confluent ». « C'est grâce aux expositions que les créations des meilleurs horticulteurs lyonnais ont voyagé à travers le monde, assure Stéphane Crozat. En particulier chez les Anglo-saxons, qui depuis toujours ont été

à l'affût de nouvelles variétés, de roses en particulier. Elles ont été expédiées partout. Il est surprenant de constater aujourd'hui encore, que certaines variétés de roses lyonnaises ne se trouvent plus qu'en Australie, aux États-Unis, en Italie ou encore en Allemagne. »

Ce succès fulgurant n'est pas sans générer des tensions avec l'Allemagne voisine, au sortir de la guerre franco-prussienne de 1870. Outre-Rhin, on fait donc appel à un jury de professionnels internationaux en 1885 pour désigner les plus belles variétés : 230 rosiers sont retenus, 183 sont Français dont 69 Lyonnais. Rebelote dix ans plus tard : la nouvelle enquête publiée par le Rosen Zeitung livre toutefois un verdict identique : « Seules 20 roses obtiennent le maximum de 13 points. 12 d'entre elles viennent de producteurs lyonnais », rapporte le Journal des roses de l'époque. La réputation de la rose lyonnaise est faite, incontestable et indélébile.

Citons à ce titre Francis Dubreuil, à l'origine de la dynastie Meilland. Quatre ans après avoir créé la rose « Crépuscule », en 1904, celle-ci s'est déjà exportée aux États-Unis. Aujourd'hui, on la retrouve dans plus de 75 roseraies à travers le monde, de l'Australie au Japon en passant par le Canada et la Nouvelle-Zélande. La rose Meilland « Golden State » sera également choisie comme emblème officiel de l'Exposition universelle de San Francisco en 1939, tandis que la rose de la paix, « Peace », se retrouvera sur les tables de négociations préfigurant la création de l'ONU. C'est également à la famille Meilland que l'on devra une avancée majeure qui permettra de figer durablement la supériorité lyonnaise. La « Rouge Meilland » devient en effet en 1949 la première fleur à recevoir un brevet d'invention

de la part de l'Office de la propriété industrielle. Première européenne, elle ouvrira par la suite la porte au versement de royalties qui assurera sa prospérité. Il faudra toutefois attendre 1970 pour que chaque rose nouvellement créée puisse bénéficier d'un certificat d'obtention végétale (COV).

« **La plus belle roseraie du monde.** » Pourtant les obtenteurs resteront longtemps les seuls ambassadeurs de savoir-faire et de cette réussite unique. Il faudra en effet attendre 1930 pour que le parc de la Tête d'Or se dote d'une roseraie de concours, située à côté de l'actuel enclos des girafes, soit près de 30 ans après celles de L'Hay-les-Roses et de Bagatelle en région parisienne. Il accueillera dès 1931 le concours de la Plus belle rose de France, auxquels s'ajoutent d'autres prix avec le temps afin de former le Concours international de roses nouvelles de Lyon.

La centaine de pieds évoluent perpétuellement au gré des palmarès. Un jury s'y rend plusieurs fois par an afin d'évaluer les nouvelles créations des obtenteurs mais aussi du lycée horticole de Dardilly. La 91^e édition qui s'est déroulée au mois de juin dernier a notamment primé Orard et Meilland, preuve que la tradition lyonnaise des obtenteurs ne s'est pas éteinte. Pas plus que cette coutume de baptiser des roses en commémoration d'événements marquants. En 2004, Meilland célèbre ainsi le 40^e anniversaire de la roseraie internationale du parc en créant la rose « Tête d'Or », avant que Fabien Ducher ne salue le 150^e anniversaire du parc de la Tête d'Or en 2007 avec « Soyeuse de Lyon ». Plus récemment, Meilland a sorti en 2020 la rose « Lyon Lumière » en hommage au Festival Lumière. Stéphane Crozat rappelle que la rosiculture est « la dernière branche de l'horticulture où les obtenteurs du XXI^e siècle pratiquent encore leur art. »

Aujourd'hui, les parcs et jardins de Lyon abritent près de 30 000 rosiers, dont un tiers pour le seul parc de la Tête d'Or, domiciliation officielle d'ailleurs de la Société française des roses. « C'est beaucoup plus que d'autres villes », assure Nicolas Husson. En plus de la roseraie de concours, la roseraie botanique abrite une collection de roses anciennes tandis que la roseraie internationale fait la part belle aux créations plus modernes du XX^e siècle sur près de six hectares. Inaugurée en 1964 en présence de Grace de Monaco, elle avait été ardemment souhaitée par Louis Pradel – ce qui lui vaudra le titre de chevalier dans l'ordre du Mérite agricole – et se voulait « la plus belle roseraie du monde ». Dessinée par les seuls ingénieurs de la Ville de Lyon, elle rassemble aujourd'hui 400 types (buissons, arbustes, miniatures, sarmenteux, paysagers, tiges ou pleureurs) et variétés (hybrides de thé, polyanthas, floribundas, églantines et roses anglaises) dont s'occupent pas moins de 11 agents à plein temps. ●●●

« **Cela fait cinq ou six ans que nous sommes passés au zéro phyto, on a eu beaucoup de mal à y arriver.** »

Lacroix-Laval, mémoire de l'histoire de la rose à Lyon

Créé dès le XII^e siècle, le parc métropolitain de Lacroix-Laval — situé à cheval sur Charbonnières-les-Bains et Marcy-l'Étoile — abrite une roseraie regroupant les « meilleures obtentions des principaux rosiéristes lyonnais, depuis 1825 jusqu'à 1924 », soit « 100 ans d'évolution de la rose à Lyon », glisse Élodie Poyet. Responsable du conservatoire des variétés lyonnaises anciennes de légumes, fruits et roses du domaine de Lacroix-Laval, elle veille sur 150 légumes, 60 arbres fruitiers et 110 variétés de roses lyonnaises, en lien avec le Centre

de ressources de botanique appliquée (CRBA) de Charly.

Aménagé entre 2006 et 2007, le site accueille rien de moins que la « plus importante collection de variétés de roses lyonnaises en France voire en Europe », rassemblant roses buissons, grimpantes et polyanthas. La plus ancienne, « Souvenir de la Malmaison », a été créée en 1843 par le rosiériste lyonnais Jean Beluze en hommage à Joséphine de Beauharnais. Parmi la trentaine d'obtenteurs représentés, les Guillot, Lacharme, Liabaud, Pernet-Ducher, Schwartz, Croibier,

etc. « La plupart des roses conservées ici ne se trouvent plus dans les catalogues, souligne Élodie Poyet. Certaines reviennent de Californie, d'Italie... Nous avons mené un gros travail avec le CRBA et Roses anciennes de France, et vérifié l'authenticité des variétés avec des experts. » Collection si riche qu'elle peut déplacer des passionnés de toute la France.

Le conservatoire travaille actuellement avec la mairie de Marcy-l'Étoile sur un projet de remise au goût du jour d'une variété locale, la rose Marciana, décrite par un abbé passionné

d'horticulture dès 1870 et présente sur le blason de la commune. Née deux ans plus tard, la commune fêtera son 150^e anniversaire l'an prochain. L'occasion rêvée pour la ville de replanter « sa » fleur dans ses rues et sur ses ronds-points. 150 pieds ont ainsi été greffés chez le rosiériste Laperrière afin de donner naissance à une centaine de pieds, dont le parc de Lacroix-Laval assurera la conservation. Marcy-l'Étoile compte également en profiter pour lancer un cycle thématique autour de la rose, auquel le domaine de 115 hectares sera évidemment associé.



Le conservatoire des variétés lyonnaises anciennes de légumes, fruits et roses du domaine de Lacroix-Laval est accessible au public. Des visites y sont même organisées plusieurs fois par an.



© MEILLAND

Matthias Meilland incarne la sixième génération d'une famille de roséristes dont les serres étaient encore posées à Tassin-la-Demi-Lune jusqu'en 2010, avant un déménagement à Diémoz.

Aujourd'hui l'entreprise est scindée en deux métiers : les Roseraies Meilland Richardier, installées dans le Nord-Isère, restent proches du métier historique et s'occupent de la création de variétés et la vente de roses sous licence, à distance ou via les grandes enseignes et jardinerie. L'autre partie, Meilland International, a déménagé dans le Var où elle s'est spécialisée dans la « recherche, la diffusion et la protection de nos roses. Il y a un métier à court terme, où l'on mesure les résultats au mois, et un métier où il faut peut-être attendre 5, 10, 20 ans pour obtenir des résultats », explique Matthias Meilland.

Aujourd'hui installé dans le top 3 mondial des producteurs de roses mondiaux, la famille doit notamment sa renommée à la rose de la paix, écolée légalement — c'est-à-dire en générant des royalties — à plus de 100 millions d'exemplaires dans le monde. Le groupe vend aujourd'hui 7 millions de roses par an. Les champs ne se trouvent plus dans la région lyonnaise, si ce n'est qu'un million de rosiers de bouture se trouvent toujours à Diémoz. « La rose est la première des fleurs vendues en valeur, ajoute-t-il. Il s'en vend 300 millions chaque année dans le monde, dont 40 millions en Europe et 25 millions aux États-Unis ».

Mais aujourd'hui, ce n'est pas le volume que recherche le groupe. « La rose greffée en champs en France a connu ses belles heures

Meilland, des roses en héritage

dans les années 1960, 70 et 80, confie-t-il. Aujourd'hui nous sommes sur des produits différents, moins de racines nues mais plutôt des rosiers empotés. Les urbains sont moins attirés par les rosiers de jardin, mais nous avons mené beaucoup de recherches pour produire un rosier qui soit adapté aux balcons et aux terrasses. » Il s'agit du Zepeti dont la brochure vante « sa taille compacte, sa floraison ininterrompue du printemps à l'automne, et sa résistance aux maladies exceptionnelle qui en fait un rosier ne nécessitant presque aucun entretien. » Deux millions d'exemplaires se sont écoulés dès son lancement l'an passé, et le cap est fixé sur les 10 millions par an à terme.

Objectif avoué : rajeunir une clientèle vieillissante en France et en Europe. « La France reste numéro un de la création variétale, nous avons le plus d'obteneurs. Mais il y a besoin de consommation pour pérenniser cette avance », souligne-t-il. Mais pas de fatalité pour Matthias Meilland, qui cite une clientèle de trentenaire en Chine, et de quadras/quinquas aux États-Unis. Pour séduire les jeunes, l'obteneur liste les possibilités : rapatrier une partie de la production en France, proposer davantage de fleurs coupées en zéro phyto, voire même en bio ou encore créer des rosiers adaptés aux conditions climatiques de plus en plus chaudes. « subtropicales voire sahariennes », qui nous attendent. « Nous travaillons avec l'Inra (Institut national de la recherche agronomique, NDLR), des universités américaines et chinoises, nous allons chercher des savoir-faire locaux », révèle-t-il.

« Nos racines lyonnaises, on les porte droit au cœur. » Les universités lyonnaises ne sont pas en reste. Un consortium international impliquant notamment l'ENS, le CNRS et l'Université Lyon 1 a décrypté le génome du rosier en 2018. Ces chercheurs s'étaient joints dès 2005 en créant le Laboratoire de reproduction et de développement des plantes. Et comme le hasard fait bien les choses, l'ancien responsable du Laboratoire de biologie micromoléculaire et phytochimie de l'Université Claude-Bernard était aussi... le vice-président de la Société française des roses, comme le raconte Pierrick Eberhard dans son ouvrage *Lyon-Roses*. « La plupart des recherches actuelles menées sur la

rose sont menées à Lyon et Saint-Étienne », précise-t-il, décrivant des travaux visant au « développement d'une généalogie de la rose moderne » afin de « permettre de mieux comprendre les conséquences génétiques des hybridations successives qui ont amélioré les roses en termes de remontance. »

Autre défi du moment pour Meilland : « On essaie de pousser les grandes villes à remettre des rosiers. Il existe des variétés extrêmement adaptées. Il faut arriver à remettre un maximum de fleurissement qui va amener du pollen pour que les butineurs se nourrissent et fassent réserve pour l'hiver », détaille Matthias Meilland, listant en la matière les mairies de Barcelone et Dallas en exemple. Et demain Lyon ? À l'en croire, les relations sont en tout cas au beau fixe. « Nos racines lyonnaises, on les porte droit au cœur. La dernière fois, le maire de Lyon se rendait au Japon et avait besoin d'offrir quelque chose à son homologue. Il nous a appelés, et il a pu offrir un rosier créé à Lyon et produit au Japon. Nous sommes toujours en contact avec les équipes de la Ville, du parc de la Tête d'Or. »

Enfin l'entreprise a été indirectement mise à l'honneur par le film *La Fine fleur* réalisé par Pierre Pinaud, sorti dans les salles obscures au mois d'avril. « Ça a été tourné chez nous, apparemment je ressemble à Vincent Dedienne, se marre Matthias Meilland. Catherine Frot me fait énormément penser à ma grand-mère. Une partie de notre équipe a joué les figurants sur le tournage. C'est un super film, je peux vous le dire parce que je viens du milieu du cinéma. Pour un public béotien, c'est un vrai plaisir, une excellente porte d'entrée. » Venu en repérage avant le tournage, le réalisateur a grîmé le siège de Diémoz en fief de l'empire de Lamarzelle, le « méchant » du film. Quant aux champs et serres de Catherine Frot, rosériste de père en fille au bord du dépôt de bilan, ils ont été filmés à Montagny, dans la Loire, où se trouve la maison Dorieux. S'il n'est jamais directement question de Lyon dans le film, plusieurs détails — panneaux, plaques d'immatriculation — laissent deviner où se déroule l'intrigue, sans parler des paysages inimitables du Beaujolais vert. L'un des personnages principaux se retrouve même grîmé en supporter de l'OL et du LOU Rugby. Quelques scènes ont par ailleurs été tournées à Ampuis.

●●● « **Les jardiniers se transformaient en cosmonautes.** » Et avant même l'élection d'un maire écologiste, la grande roseraie de la Tête d'Or a fait l'objet d'une petite révolution verte : la fin des produits phytosanitaires. « Nous entrons dans la nouvelle politique de gestion différenciée, décrit Sandrine Javazzo, responsable de la roseraie. Le rosier reste plus horticole, le désherbage est manuel. On dispose au pied des rosiers un paillage qui apporte des oligo-éléments, conserve l'humidité, favorise la présence de vers de terre et ralentit la pousse des mauvaises herbes. » La Ville fait également son propre compost. « C'est une grande évolution du métier de jardinier, qui doit être beaucoup plus polyvalent, abonde Fabien Nuti, médiateur scientifique à la direction des espaces verts. Si j'en crois le programme dispensé dans les établissements agricoles prestigieux d'Écully et Dardilly, l'horticulture, le greffage ou la sélection prennent moins de place parce que d'autres aspects du métier, plus naturalistes, sont apparus. »

Reste qu'abandonner les traitements n'a pas été sans embûches. « Le rosier est très très sensible. Les variétés sont des créations de l'homme, il ne faut pas l'oublier. Les

nouvelles variétés qui apparaissent aujourd'hui sont un peu plus rustiques, un peu plus naturelles. Mais il y a vingt ans, on voyait arriver des rosiers plus artificiels, avec trois ou quatre floraisons dans l'année. Aujourd'hui, les obtenteurs travaillent sur des rosiers paysagers plus sauvages et plus résistants. Cela fait cinq ou six ans que nous sommes passés au zéro phyto, on a eu beaucoup beaucoup de mal à y arriver, mais aujourd'hui c'est une fierté pour nous. » Ce qui fait dire à Fabien Nuti que la « roseraie permet de maintenir un savoir-faire chez nos jardiniers. Avant c'était un espace sans vie, les jardiniers se transformaient en cosmonautes et on fermait la roseraie quatre ou cinq jours par an pour traiter. Aujourd'hui, le Jardin botanique est l'endroit du parc où l'on trouve le plus de variétés d'insectes, de papillons, d'abeilles. » Sandrine Javazzo renchérit : « Vous auriez dû voir ça pendant le confinement ! »

Et la longue histoire entre la rose et Lyon n'est pas terminée. Le plan de fleurissement urbain lancé par Michel Noir dans les années 1990 – qui verra notamment la plantation de roses le long des grandes avenues de Gerland – avait donné naissance à la roseraie du jardin du Rosaire. Celle-ci, et sa soixantaine de variétés de roses anciennes, devrait ●●●

Onze jardiniers s'occupent à plein temps de la roseraie internationale du parc de la Tête d'Or.



●●● prochainement être restructurée dans le cadre du projet du Grand parc des balmes de Fourvière. Plus méconnue, la Roseraie de Saint-Clair abrite 445 rosiers et 147 variétés de roses botaniques sur les bords du Rhône, à Caluire-et-Cuire.

Des roses dans le Vieux Lyon? Adjoint au maire de Lyon, Nicolas Husson, dont le patronyme a donné son titre à une nouvelle de de Guy de Maupassant, *Le rosier de Madame Husson*, souhaite «faire perdurer cet historique sur les voiries», inspiré par les plantations de rue, découvertes à Valence, où des rosiers grimpants viennent sublimer le patrimoine. «Pourquoi ne pas reproduire ça au Vieux Lyon? lance-t-il. On peut trouver des rosiers très étoffés. La rose Madame Alfred blanche est assez florifère, ce serait intéressant. Mais tout cela dépendra de la volonté des habitants». En revanche, en dépit d'une unique édition «magnifique, un grand succès», pas de nouvelle édition prévue pour le Festival international de la rose de 2015. «On s'oriente plutôt vers une Fête de l'eau, mais pourquoi ne pas imaginer des barques fleuries», tente Nicolas Husson.

Son homologue à la Métropole en charge de l'Environnement s'émerveille lui aussi d'une fleur qui n'a «pas d'équivalent en durée de floraison, de mars à novembre, en coloris et en formes diverses.» Alors

pourquoi cette impression que l'histoire entre Lyon et la rose serait en jachère, méconnue d'une grande partie des Lyonnais? «On ne peut pas faire le procès à Lyon d'avoir tourné le dos à la rose, sourcille-t-il. On l'a bien mieux traité que certaines variétés fruitières et légumières.» Traduction en actes, la Métropole introduira des églantiers dans les 28 kilomètres de haies prévus dans le Plan nature. La plantation commencera cet hiver, essentiellement dans le nord et l'est de la Métropole.

Magie de cette fleur, où que l'on habite dans la métropole, on passe rarement plus de quelques jours sans pouvoir en apercevoir une. On comptait au début des années 2000 environ 140 millions de pieds de rosiers en France. Avant la crise du covid, 12 millions de rosiers étaient vendus chaque année en France, pour partie importés, et 8 millions produits, largement exportés. «Il ne reste plus qu'un seul rosiériste dans la Métropole aujourd'hui, Orard à Feyzin. Ils font de l'obtention mais plus de production» situe Pierre Athanaze, grimaçant au moment de rappeler que les fleurs coupées vendues en France viennent notamment du Kenya ou de Chine. Mais une grande partie d'entre elles sont nées à Lyon il y a parfois plus d'un siècle, fruit de la rencontre entre la rose et l'homme, telle que la décrit un autre lyonnais célèbre, Antoine de Saint-Exupéry dans son *Petit Prince*. ■

Chaque année en juin se déroule le concours international de roses nouvelles de Lyon : chaque participant dispose d'un emplacement numéroté au sein de la roseraie de concours du parc de la Tête d'Or afin de décrocher l'un des prestigieux prix.

